

Frédéric Pollet,
un virtuose de l'anacoluthie

Au moment où commence la rédaction de ce texte, j'ai sous les yeux une sculpture étrange, une sorte de buste ; en fait, c'est elle qui ne me quitte pas des yeux, elle me surplombe un peu. Sculpture ? En dépit des ornements de couleur bleue, des fioritures, le mot ne convient pas. Moulage, alors ? C'est plus proche de la vérité, mais le terme est péjoratif, du reste, il ne correspond pas davantage. Il s'agit d'une tête en réduction, pas une tête de Jivaro, non, l'une de ces têtes que l'on trouve parfois dans le cabinet d'un psychiatre et qui font office de décor, du genre symbolique, ou humanisent un peu l'ambiance. Cette tête de porcelaine blanche, assez inexpressive, et pour cause — ainsi elle vaut pour tout individu —, disons plutôt sa partie haute, est couverte de reflets, elle est surtout couverte de traits, des traits courbés par la forme du crâne. Ces lignes séparent diverses régions, un peu à la façon dont les départements d'un pays sont distingués les uns des autres sur une carte. C'est bien d'une géographie qu'il est question ici, mais une géographie spéciale puisqu'elle concerne la façon dont on appréhende, dont on appréhendait plutôt, les diverses fonctions de l'esprit. Chacun des compartiments, séparé de ses voisins par une ligne de démarcation noire et nette, est donc facilement identifiable, il l'est d'autant plus qu'il est affublé d'un nom, faculté ou sentiment : générosité, croyance, amour, admiration, etc. Il y a aussi, relégué dans la partie la plus exiguë du territoire, un point d'interrogation ; la chose est assez piquante. Bref, il s'agit d'une tête représentant une sorte de cartographie de l'esprit, cartographie à même l'os dont Gall, au XIX^e siècle, fut le principal instigateur.

Cette entrée en matière est bien tordue, je l'admets, mais outre que je tiens cette tête de Frédéric Pollet lui-même, j'ai tendance à discerner en elle comme un paradigme, un paradigme un peu décalé, ou inversé, de son travail d'artiste.

La plupart des œuvres de Frédéric Pollet déroutent le spectateur distrait en raison de leur côté rhapsodique, les plans s'enchaînent, bien sûr, mais d'une façon qui semble décousue, il n'y a jamais chez lui le moindre fondu, et si transition il y a — il y a en effet — elle ne se fait pas voir d'emblée, c'est après coup seulement que l'on saisit le fil conducteur, par un effet à retardement inattendu. Là où Gall présentait l'activité de l'esprit sous une forme bien visible, à fleur de peau, en l'émiétant, en la cloisonnant de façon drastique, alors qu'on ne tente plus guère aujourd'hui semblable quadrillage, Frédéric Pollet montre les choses qui le frappent par leur continuité, leur force ou leur cohérence, avec un souci de ne pas arrondir les angles et de marquer surtout les singularités, ce qui ne l'empêche nullement de faire surgir, ici ou là, je ne sais quelle convergence, mais ces convergences, justement, sont d'autant plus frappantes qu'elles surviennent sans prévenir et qu'elles provoquent, par leur présence même, un curieux effet de dépaysement.

Gilbert PONS
Ussel, le 20 octobre 2004